

Georg Bossong

ARNALD STEIGER ET LA FASCINATION DE L'ORIENT

Contribution au colloque « Les linguistes suisses et la variation linguistique »

[(102) In : Jakob Wüest (éd.) (1997). *Les linguistes suisses et la variation linguistique. Actes d'un colloque organisé à l'occasion du centenaire du Séminaire des langues romanes de Zurich*. Basel & Tübingen : Franke Verlag, 137-147]

1. VUE GÉNÉRALE

L'étude des langues romanes serait incomplète sans l'analyse des relations qu'elles ont entretenues avec les mondes linguistiques qui les entourent. Il y manquerait un point essentiel: les traces qu'ont laissées dans les fleuves et les ruisseaux romans les alluvions venues de toutes parts. Les langues romanes de la Péninsule Ibérique sont particulièrement fascinantes à cet égard. Ce n'étaient pas seulement l'influence des substrats lointains de peuples préromans, voire pré-indoeuropéens, non seulement la richesse immense des langues autochtones du Nouveau Monde qui ont exercé tour à tour leur influence sur l'espagnol et le portugais, c'est aussi et surtout le monde islamique qui a façonné les langues ibéroromanes en les marquant de leur empreinte indélébile.

Cette fascination, Arnald Steiger l'a éprouvée comme peu d'autres romanistes. C'est au rayonnement de la civilisation islamique en Europe qu'il a consacré le meilleur de ses efforts. Le thème de sa vie, c'était le reflet doré des fastes orientaux dans l'extrême occident, dans ses langues surtout, mais aussi dans ses littératures et ses arts, dans toutes les branches de la civilisation hispanique. Le reflet doré des fastes orientaux - voilà qui aurait pu être sa propre façon de s'exprimer, et voilà comment il s'est en effet exprimé fréquemment. Il a porté aux phénomènes de la transmission linguistique et culturelle un regard passionné, amoureux, romantique. Certes, il était philologue méticuleux, linguiste habitué à peser soigneusement les moindres détails, homme de science d'une rigueur et d'une érudition exemplaires. Mais en même temps il avait l'âme d'un poète, transfigurant l'aridité des documents poussiéreux qu'il maniait en miroir limpide des splendeurs d'un âge révolu. Ce qui comptait pour lui, c'était la vision d'ensemble qui se dégagait du dépouillement lent et patient des textes. Sans cette vision, le travail, à ses yeux, ne méritait pas d'être entrepris.

Arnald Steiger est considéré comme le fondateur des études hispaniques en Suisse; c'est là un titre de gloire indiscutable, reconnu de tous. Il est aussi le père des études hispano-arabiques dans les pays et les universités de langue allemande; il était le premier parmi les peu d'élus qui se sont aventurés dans ce terrain délicat et exigeant. Mais il y a plus. A la réflexion, on se voit amené à lui accorder dans le panthéon des romanistes une place d'honneur de tout premier ordre. Il compte parmi le petit groupe de chercheurs que l'on peut considérer comme les précurseurs d'une romanistique nouvelle, discipline d'une envergure telle qu'on ne peut plus la cantonner dans les bornes d'un eurocentrisme étroit. Les langues romanes ont dépassé très largement le cadre restreint qui leur était tracé; elles se sont conquises des mondes nouveaux. Avec les langues romanes, la civilisation européenne a été la première à se libérer de toute limitation; elle est la première - et la seule - qui s'est imposée à échelle planétaire. Et c'étaient les découvertes et les exploits des portugais et des espagnols, la reconquête d'abord et les conquêtes ensuite, qui ont établi des liens directs et durables entre toutes les civilisations de la terre et qui ont fini par transformer notre planète en „village global“. L'unification culturelle du monde fut préparée et conditionnée par l'avancement des portugais et des espagnols sur tous les continents; linguistiquement, elle s'est réalisée tout d'abord dans le médium des idiomes ibéroromans.

Arnald Steiger avait une compréhension profonde de ces connexions historiques. Il savait que les peuples ibéroromans, après avoir subi le brassage linguistique et culturel au cours d'une coexistence multiséculaire avec l'orient, étaient les mieux préparés pour entreprendre la conquête de nouveaux mondes au-delà de l'horizon. S'il a surtout étudié les effets de la coexistence, (de la „convivencia“, comme dirait Américo Castro) entre l'islam et le christianisme, il n'était pas pour autant insensible aux causes et aux effets des conquêtes ultramarines, et il a consacré à l'euro-périsation des Amériques quelques unes de ses plus belles pages, peu connues d'ailleurs (voir par exemple Steiger 1948). En tout cas, il avait des vues larges, des perspectives qui dépassaient les frontières artificielles d'une tradition figée et une sensibilité très attentive aux mélanges transculturels. C'était un esprit ouvert qui a ouvert à la romanistique des perspectives nouvelles.

On peut le considérer comme un des précurseurs les plus importants d'une romanistique „nouvelle“, une romanistique pour laquelle le monde roman ne se terminait pas aux frontières de la Romania; elle met délibérément au centre de l'intérêt ces frontières-là et elle se passionne pour les marges et les limites, pour les zones de transition et de métissage culturel. Dans ce sens-là il est du rang d'un Hugo Schuchardt et d'un Max Leopold Wagner, eux aussi des romanistes qui ont trouvé aux limites même du domaine roman les défis les plus

prometteurs à relever. Ce n'est peut-être qu'aujourd'hui, à une époque où l'étude de la multiculturalité est à l'ordre du jour et où celle-ci s'est transformée presque en mode, que l'on reconnaît une telle approche à sa juste valeur. Il s'avère que ces précurseurs, souvent à l'écart, sinon marginalisés à leur époque, ont été en réalité des prophètes.

2. LA VIE ET L'ŒUVRE

Arnald Steiger est d'origine zurichoise; il est né dans notre ville en 1896 et il y a réalisé ses études scolaires et universitaires. Inscrit à l'université de Zürich de 1916 jusqu'en 1921, il passe trois semestres à Madrid où il perfectionne sa connaissance de la linguistique espagnole auprès de Ramón Menéndez Pidal, maître incontesté de la philologie ibéroromane, et où il sera initié aux études de l'arabe par les plus éminents arabistes de l'époque, à savoir Julián Ribera et Miguel Asín Palacios. Sans doute ce séjour à Madrid l'a-t-il marqué pour toujours; désormais il saura pour toujours quelle sera la tâche essentielle de sa vie, bien qu'il lui faille encore beaucoup de patience et de persévérance pour réaliser ses projets. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'une spécialisation en linguistique hispanique était, à cette époque-là, une entreprise assez exotique pour un jeune romaniste suisse. Steiger termine ses études à Zürich en 1921 auprès de Gauchat et de Jakob Jud, qui était encore Privatdozent à l'époque. Désormais, la carrière scientifique de ces deux hommes, si inégaux et pourtant si proches l'un de l'autre, se déroulera en étroit parallélisme. Entre 1921 et 1925, Steiger gagne son pain comme professeur auxiliaire dans plusieurs lycées zurichois. En même temps, il prépare sa thèse de „Habilitation“ qui lui vaudra, après le cours publique obligatoire, la *venia legendi* en début 1926. A partir de cette date, il exerce le métier de professeur principal de français et d'espagnol au lycée de filles de la ville de Zürich. Il lui faudra attendre l'année 1933 pour entrer à l'université, en qualité de professeur extraordinaire. Pendant cette même période, il est aussi chargé de cours à l'École Supérieure de Commerce à Saint-Gall; il y enseigne la langue et la littérature espagnole. Il est élu doyen de la faculté philosophique de l'université de Zürich pendant les années sombres et difficiles de 1944 à 1946. En 1946, il est enfin nommé professeur ordinaire. Cette même année, il est promu au rang d'un commandant d'une brigade montagnarde de l'armée suisse, promotion de laquelle il était au moins aussi fier que de sa carrière scientifique. En plus de ses charges académiques ordinaires, il assume le poste de directeur du département des sciences militaires à l'Université Polytechnique Fédérale de Zürich. Après la retraite de Jakob Jud, survenue en 1950, il est chargé de la chaire de philologie romane au sens large, ce qui inclut, en plus de l'espagnol, l'enseignement de la

linguistique française. En 1956, un volume de la *Vox Romanica*, revue fondée par lui et Jakob Jud, lui est dédié en guise d'hommage. En 1957, il déclare sa retraite. Arnauld Steiger passe ses dernières années à Madrid où le gouvernement espagnol a créé spécialement pour lui une chaire extraordinaire à l'Université Autonome. Il meurt à Madrid en 1963.

C'est donc entre Zürich et Madrid que s'est déroulé sa vie, dans un va-et-vient entre ce petit pays du centre de l'Europe où la multiculturalité et le multilinguisme sont la chose la plus naturelle et la plus quotidienne du monde, et une Espagne déchirée par les tourments de la Guerre Civile et les années difficiles de l'après-guerre.

Pour caractériser l'œuvre de Steiger dans son ensemble, il me paraît utile de dégager ses deux grands axes, dans la dimension méthodologique et dans la dimension empirique. Utilisant de brèves formules, nous pouvons dire que c'était d'une part l'histoire des mots, et d'autre part „l'orient à l'occident“. Bien sûr, il s'est intéressé à bien d'autres domaines encore, étant un homme d'une étonnante ouverture d'esprit; nous allons voir dans ce qui va suivre quelques exemples de telles digressions. Pourtant, on peut affirmer sans trop simplifier que c'est selon ces deux axes-là que s'est organisé l'essentiel de sa production scientifique.

Sur le plan méthodologique, c'est donc l'histoire des mots qui se trouve au centre de l'intérêt. Selon Kurt Baldinger, il convient de distinguer deux types d'étymologie: l'étymologie origine, et l'étymologie histoire des mots. Il compare le premier type avec une biographie de Balzac qui se limiterait à dire ceci: „Balzac était assis sur les genoux de sa nourrice; il a écrit la comédie humaine.“ Il est évident qu'une étymologie histoire des mots se doit d'étoffer bien davantage son récit et d'y ajouter toute la gamme de traits qu'elle est capable d'élucider. Steiger lui-même a cité Hugo Schuchardt qui disait qu'on ne devrait pas seulement étudier d'où viennent les mots, mais aussi où ils vont („Der Sprachforscher hat nicht nur zu untersuchen, woher die Wörter kommen, sondern auch wohin sie gehen“, Schuchardt-Brevier 113, cité dans Steiger 1956a: 103). Jusque là, on s'était borné à retracer la provenance des mots d'emprunt et croyait la tâche du linguiste terminée si l'on avait éclairé celle-ci. Mais selon Steiger, c'est justement l'histoire ultérieure du mot qui est intéressante, les vicissitudes qu'il a subies et surtout les chemins, parfois tortueux, de ses migrations. Le langage dont se sert Arnauld Steiger dans ce contexte est riche en métaphores; parfois il frôle l'excès dans l'usage d'expressions figurées et pittoresques. Pour lui, les mots sont comme des êtres vivants. Ils vont d'une langue à l'autre, et bien souvent ils reviennent, transformés et riches de leurs expériences nouvelles, au point de départ. Les

mots ont leur propre existence, indépendante des langues individuelles; ils passent les frontières sans difficultés, dans n'importe quel sens, et même s'ils changent de citoyenneté, ils gardent leur identité. Ils ne se laissent pas cantonner dans les bornes d'un nationalisme étroit. Avec cette conception de la vie des mots, Steiger est très proche de Hugo Schuchardt. Pour celui-ci, les limites entre les langues étaient très relatives, et les notions de „mélange linguistique“ et de „langues mixtes“, si effrayantes pour les néogrammairiens orthodoxes, n'avaient rien de choquant. Selon lui, tout mot a été un emprunt à un moment donné de son histoire, pourvu que l'on remonte suffisamment loin dans le temps. Steiger, quant à lui, ne va pas aussi loin dans ses formulations, mais il pense, lui aussi, que les mots existent et survivent bien au-delà des systèmes linguistiques dans lesquels ils se sont vus insérés lors de leur naissance. Ce ne sont pas les systèmes qui l'intéressent, mais les éléments qui les constituent et qui mènent une vie propre à eux.

Il y a un autre aspect qu'il faut souligner dans ce contexte. Steiger ne s'est pas intéressé à tous les mots indistinctement; on l'imagine mal compilant un dictionnaire étymologique d'une langue. Par contre, il a toujours caressé l'idée d'un dictionnaire étymologique comparé des mots ibéro-romans et siciliens d'origine orientale. Sa mort prématurée l'a empêché de mener à bien ce projet ambitieux. (Soit dit entre parenthèses que l'idée d'un dictionnaire comparé des arabismes n'a été réalisé que cette année même, dans des proportions bien plus modestes que celles imaginées et préparées par Arnald Steiger; je me réfère, bien sûr, à l'ouvrage de Kiesler 1994, qui puise constamment chez Arnald Steiger et qui est certainement très utile, mais qui n'atteint pourtant pas la profondeur des visions historiques de notre auteur.)

Reprenant le titre de notre colloque, on peut dire que concernant la variation linguistique, le sujet qui a intéressé Steiger, le grand thème de sa vie, ce n'était pas la variation des langues à travers les mots, mais la variation des mots à travers les langues. Il est évident que dans une perspective pareille, les mots pertinents appartiennent tous à des sphères sémantiques culturelles bien spécifiques. La transmission linguistique va de pair avec la transmission des biens et des produits. La propagation de techniques avancées se traduit linguistiquement par l'usage de mots nouveaux. Dans l'étude de ces multiples histoires individuelles des mots culturels migratoires, Arnald Steiger a trouvé sa terre d'élection.

Par là nous sommes arrivés au plan empirique de l'œuvre de Steiger. Inutile de répéter que c'étaient les influences orientales sur le vocabulaire ibéroroman qui ont surtout attiré son attention. J'aimerais bien nuancer et

compléter le tableau un peu sommaire qu'on a l'habitude d'évoquer dans ce contexte.

Arnald Steiger a embrassé d'un coup d'œil toute l'étendue des contacts entre l'orient et l'occident, toute l'histoire d'interpénétration et d'influences mutuelles qui va de l'antiquité gréco-romaine jusqu'à nos jours. C'est un fait peu connu qu'il a étudié d'une façon approfondie la place de l'araméen dans le processus de la transmission du savoir greco-latin au monde islamique de langue arabe. On oublie trop facilement que non seulement le christianisme, mais l'islam, lui aussi, est tributaire de l'héritage de l'antiquité classique. L'araméen a joué un rôle capital lors de l'acculturation de la langue du prophète et de l'élaboration de nouveaux registres linguistiques couvrant tous les aires du savoir humain, tout ceci selon le modèle des auteurs grecs classiques. L'influence des médiateurs araméens entre le monde antique et le monde médiéval ne saurait guère être exagérée; leur action, qui s'est exercée surtout par le moyen de traductions, se situe aux premiers siècles de l'hégire et constitue un moment décisif dans l'évolution de l'arabe comme langue universelle de culture. Parmi les exemples bien connus de cette interdépendance, je ne cite qu'un seul (voir Steiger 1956a): le latin *castra* a donné en grec médiéval et byzantin κάστρον, ce qui son tour fut emprunté par l'araméen sous la forme de *qaṣrā*; ce mot sémitisé donna *qaṣr* en arabe (avec la suppression évidente de l'article postposé araméen), mot qui a son tour a abouti à l'espagnol *alcázar* (avec la prononciation clairement maghrébine que nous connaissons également par d'autres mots et avec l'agglutination non moins connue de l'article arabe). C'est un des mots, somme toute assez nombreux, qui ont fait le tour complet de la Méditerranée.

Cette période de formation d'une nouvelle langue universelle, l'arabe, période qui va de la mort du prophète jusqu'à l'établissement du pouvoir califal sous les Abbassides à Baghdâd, a sa contrepartie précise en occident; si l'arabe s'est constitué en langue de civilisation sous les omeyyades et les premiers abbassides, l'espagnol a été promu à ce rang sous un monarque des plus célèbres du Moyen Age européen: Alphonse le Savant. Ce roi extraordinaire est considéré à juste titre comme le père fondateur de la prose castillane, et notamment des styles historique, juridique et scientifique, jamais élaborés jusque là; mais ce sont aussi les registres littéraires de l'espagnol qui sont élaborés à cette époque-là. L'éclosion de l'espagnol comme langue universelle de culture est due à la personnalité et aux efforts inlassables de ce roi savant. (D'ailleurs, il est assez curieux de constater que l'entrée en scène d'une prose narrative castillane s'est produite exactement cinq siècles après celle de l'arabe, et ceci avec la traduction de la même œuvre littéraire: le livre de *Kalila et Dimna*. Cette riche collection de contes provient, en dernière instance, de la

littérature indienne dans laquelle le fameux *Pañcatantra* occupe une place d'honneur; c'était, pour les princes de sang indiens, une œuvre d'initiation destinée à les prévenir des dangers d'une cour où guettait constamment l'intrigue et la trahison (voir Bossong 1979). Cette œuvre fut traduite en pahlavi (moyen persan) et de là en araméen syriaque. La traduction de cette version à l'arabe récemment diffusé sur d'immenses territoires peut être considéré comme le tout premier monument de la prose narrative dans cette langue; cette traduction est due à Ibn al-Muqaffa' et elle date de l'an 751. A son tour, la version arabe fut traduite à l'espagnol, langue qui avait pris un essor considérable lors de la toute récente reconquête de l'Andalousie sous le règne du père d'Alphonse le Savant, Ferdinand III. Cette fois-ci aussi, il s'agit du premier monument de la prose narrative dans cette langue encore à ses premiers balbutiements; la traduction fut commandé par le prince de la couronne, le futur roi Alphonse le Savant en personne, et elle date de l'an 1251.) L'élaboration de l'espagnol a pris un chemin partiellement différent de celui des autres langues romanes, et ceci grâce aux influences profondes de l'arabe. Le modèle à suivre et à dépasser n'était pas seulement le latin, comme c'était le cas des autres langues occidentales, mais aussi l'arabe, langue devenue tout aussi classique que les langues de l'antiquité gréco-romaine. Le roi savant s'y est intéressé de très près, à tel point qu'il s'est occupé personnellement de la correction linguistique et stylistique des traductions d'œuvres scientifiques qu'il avait commandées. La physionomie de la langue espagnole a été façonnée en grande mesure par le contact intense et prolongé avec l'arabe et par l'œuvre médiatrice entre l'orient et l'occident, d'Alphonse le Savant.

Il n'est pas étonnant que pour Arnard Steiger les études alphonsines aient été un terrain de choix. Steiger s'est fait remarquer dans ce domaine par l'édition du *Livre du jeu d'échecs, dés et tables*, paru en 1941 dans la collection *Romania Helvetica*, fondée et dirigée par Jakob Jud et lui-même. Le jeu d'échec avait pris le même chemin que le *Pañcatantra* dont nous venons d'évoquer très brièvement l'histoire: d'origine indienne, il est passé à l'arabe par des intermédiaires en moyen persan; et c'est des sources arabes que l'occident chrétien a puisé ses connaissances du jeu royal, avec le texte d'Alphonse le Savant comme un des jalons les plus importants (voir Bossong 1978). La transmission de ce savoir culturel passe par l'Espagne. L'édition de ce texte par Arnard Steiger marque une étape dans l'évolution de la philologie espagnole médiévale. C'était la première fois qu'un texte en ancien espagnol de cette envergure et de cette importance culturelle et historique a été édité en Suisse. Par là, l'hispanisme suisse s'était définitivement affranchi du domaine des tâtonnements et des essais pour s'établir comme une discipline du même rang et de la même maturité méthodologique que les philologies du français et de

l'italien. Désormais, la romanistique de ce pays reposait sur les trois bases qui lui sont fondamentales.

Dans ce même contexte, il convient de mentionner encore que Steiger dirigeait, à titre personnel et en dehors de ses heures de cours obligatoires, un „Séminaire alphonsin“ dans le cadre du département des sciences de la culture de l'Institut Suisse pour la Recherche Internationale. C'est là qu'il a éveillé chez certains, dont son successeur Gerold Hilty, l'amour pour le roi savant et son œuvre, amour qui a abouti à des études tout aussi importantes que les siennes, comme on sait (voir, entre autres, Hilty 1954). En vue de ses mérites pour l'œuvre alfonsine, Arnald Steiger fut nommé „Caballero de la Gran Cruz de Alfonso el Sabio“.

Mais comme on sait, les rencontres entre l'orient et l'occident ne s'arrêtent pas là. Arnald Steiger s'est intéressé à la totalité de ce qu'il a appelé lui-même „die Aufmarschstraßen des morgenländischen Sprachgutes“ (voir Steiger 1948/9), c'est-à-dire les routes de „déploiement“ du fonds lexical oriental. Ces routes-là ne comprennent pas seulement les voies de transmission bien connues de l'Espagne, qui ont fonctionné tout le long de l'histoire presque millénaire de l'islam sur le sol ibérique, mais aussi la Sicile, les multiples contacts établis à partir des croisades entre les républiques maritimes de l'Italie du Nord et l'orient, et enfin les contacts par voie terrestre qui passent à travers les plaines russes, ukrainiennes et polonaises au centre de l'Europe. On voit, rien qu'à cette simple énumération, l'immensité spatiale et temporelle des relations culturelles et linguistiques qu'il a examinées.

Nous venons de caractériser l'œuvre de Steiger en ce qui concerne son approche méthodologique et en ce qui concerne son domaine empirique. Avant de conclure, j'aimerais évoquer brièvement son ouvrage le plus important: la *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*, paru en 1932 à Madrid. C'était sa thèse de Habilitation, une somme où il a accumulé tout son savoir et son érudition. On y observe à la perfection l'interaction entre les deux axes que nous venons de caractériser.

Du point de vue de la méthode, Steiger a su combiner la rigueur néogrammairienne avec la souplesse préconisée par Schuchardt. Du point de vue empirique, il est évident que c'était bien la première fois que cette méthode a été appliquée au domaine des emprunts orientaux aux langues occidentales. Jusque là, on n'avait cherché à établir des lois phonétiques que pour l'évolution phonétique „normale“ des langues, c'est-à-dire pour les changements lents et continus du matériel linguistique transmis par voie orale, d'une génération à l'autre; les emprunts étaient exclus par définition d'une telle approche. Steiger a

montré, de façon convaincante, que des lois du même genre valent aussi pour le domaine des emprunts. On peut décrire avec un degré de rigueur satisfaisant le sort des sons arabes dans les emprunts de l'espagnol et des autres langues romanes, malgré leur caractère profondément différent de tout ce qu'on trouve en indo-européen. Bien sûr, pour traiter ces problèmes, le chercheur doit être très attentif à la spécificité de chaque mot; mais néanmoins, il est indéniable qu'il y a des régularités générales, bref, des lois phonétiques.

Pour illustrer ce propos je ne cite ici qu'un seul exemple concret. Steiger a éclairé pour la première fois le comportement, apparemment aberrant, du *ḍād* arabe, c'est-à-dire de la consonne occlusive dentale emphatique sonore. La complexité articulatoire de cette consonne est telle qu'elle servait aux arabes d'origine comme signe discriminatoire d'une prononciation correcte et sans faille; elle était considérée par eux comme imprononçable par des non arabophones de naissance, de sorte qu'on désignait parfois les arabes de souche comme les *'ahl al-ḍād* c'est-à-dire „les gens qui savent prononcer le *ḍād*“. Or, c'est un fait bien connu que dans bien des arabismes de l'espagnol, cette consonne monophonématique est rendue par le groupe consonantique *-ld-*; c'est ainsi que *al-qāḍī* devient *alcalde*, *ad-ḍay'a* devient *aldea* et *ar-rabaḍ* devient *arravalde* en ancien espagnol et, avec la simplification attendue de *-ld-* en position finale, *arrabal* en espagnol moderne. Steiger explique, d'une façon très détaillée et à la lumière des témoignages médiévaux les plus divers, la spécificité articulatoire de cette consonne, et il montre que l'élément latéral contenu dans le groupe consonantique espagnol est phonétiquement présent dans la consonne arabe, éliminant ainsi les essais d'explication infructueux d'auteurs antérieurs à lui. Ensuite il montre la régularité des correspondances: le groupe *-ld-* n'apparaît qu'en position initiale et finale, mais il est absent à l'intérieur des mots; ceci aussi s'explique facilement si l'on prend en considération tous les détails de la prononciation arabe. Enfin, il montre qu'en sicilien cette consonne fut assimilée souvent à la consonne cacuminale géminée *ḍḍ* propre aux dialectes italiens méridionaux. Dans toute cette discussion, Arnald Steiger fait preuve à la fois d'une érudition et d'un sens critique exemplaires.

3. CONCLUSION

Les écrits de Steiger portant sur le matériel linguistique qui est passé de l'arabe aux langues romanes sont d'une technicité et d'une rigueur scientifique indiscutables; leur auteur s'insère ainsi dans la longue série de chercheurs suisses qui ont fait avancer les sciences du langage par un souci constant de méticulosité et de précision. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'il avait des vues larges sur le contexte culturel du domaine de ses recherches et qu'il avait constamment présentes les perspectives historiques qu'elles impliquaient. Il a

patiemment accumulé les détails, mais ce qui comptait vraiment pour lui, c'étaient les grandes lignes d'une histoire culturelle qui s'étend bien au-delà des frontières de l'occident chrétien. Lorsqu'il se met à élucider un certain nombre de mots obscurs dans des manuscrits léonnais ecclésiastiques, il ne se contente pas d'accumuler des étymologies ponctuelles, mais il évoque toute l'immensité de l'espace islamique qui s'étend entre l'Iran et l'Asie Centrale d'une part et les humbles royaumes chrétiens aux extrémités occidentales de notre continent. Les documents sont pas lettre morte pour lui; ils sont beaucoup plus qu'une simple matière à disséquer selon les règles de l'art linguistique: Arnald Steiger réussit à les faire parler. Je cite : „So werden unsere altleonesischen Urkunden zum Zauberspiegel, der in der Dämmerung des christlich-spanischen Mittelalters den Märchenglanz der Sassanidenepoche Persiens aufleuchten läßt“ (Steiger 1943: 714).

C'est dans cet esprit aussi qu'il s'est occupé de l'espagnol de l'Amérique et des rencontres fatidiques entre le monde ibéroroman et le monde des indiens. Et c'est dans cet esprit qu'il a entrepris l'étude du basque, langue à laquelle il a consacré un article bien documenté dans la *Vox Romanica* (Steiger 1956b) et sur laquelle il a donné une conférence à Madrid en 1959, conférence à laquelle était présent le jeune Koldo Michelena, futur chef de file des bascologues espagnols; à en juger par son propre témoignage, Michelena a été vivement impressionné (voir Mitxelena 1959). Steiger n'est pas allé très loin dans cette direction, mais il a vu clairement l'importance du basque pour toute recherche des racines préhistoriques de l'Espagne et de l'Europe.

Je pense qu'on ne pourrait pas mieux conclure cette évocation du grand romaniste et orientaliste zurichois qu'en citant les vers célèbres du *West-östlicher Diwan* de Goethe, vers que Steiger avait coutume d'évoquer dans ses cours (voir Hilty 1963: IV) et qu'il a cités aussi dans son article le plus populaire, celui sur les *Aufmarschstraßen des morgenländischen Sprachgutes*:

Herrlich ist der Orient
Übers Mittelmeer gedrungen.
Nur wer Hafez weiß und kennt,
weiß, was Calderón gesungen.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

A) Bibliographie des œuvres d'Arnald Steiger

„Bibliographie der Publikationen von Arnald Steiger“ [1-162, 1920 - 1956]. *Vox Romanica* 15 (1956), 9-17.

„Bibliographie der Publikationen von Arnald Steiger 1957 - 1963“ [163 - 197]. *Vox Romanica* 22 (1963), X-XII.

B) Articles et ouvrages cités

Bossong, Georg. „Semantik der Terminologie. Zur Vorgeschichte der alfonsinischen Schachtermini“. *Zeitschrift für romanische Philologie* 94 (1978), 48-68.

Bossong, Georg. „Sémantique et structures textuelles dans le livre de 'Calila et Dimna'. Essai de théorie textuelle appliquée“. *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 4 (1979), 173-203.

Hilty, Gerold. *Aly Aben Ragel. El libro conplido en los iudizios de las estrellas. Traducción hecha en la corte de Alfonso el Sabio. Introducción y edición. Prólogo de Arnald Steiger*. Madrid: Real Academia Española 1954.

Hilty, Gerold. „Arnald Steiger †“. *Vox Romanica* 22 (1963), III-IX.

Kiesler, Reinhard. *Kleines vergleichendes Wörterbuch der Arabismen im Iberoromanischen und Italienischen*. Tübingen & Basel: Francke Verlag 1994.

Mitxelena, Koldo [Luis Michelena]. „Arnald Steiger irakasleak esan digu“. In : EGAN 1959, 1-4; Euskal idazlan guztiak I. Zarautz: Euskal Eitorean Elkarte 1988, 103-106.

Steiger, Arnald. *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano*. Madrid: Revista de Filología Española, Anejo 17, 1932.

Steiger, Arnald. *Afonso el Sabio. Libros de Acedrex, dados e tablas. Das Schachzabelbuch König Alfons des Weisen, nach der Handschrift J. T. 6*

fol. des Escorial, mit Glossar und grammatischem Abriß hg. und übersetzt. Zürich: Romania Helvetica 10, 1941.

Steiger, Arnald. „Zur Sprache der Mozaraber“. *Sache, Ort und Wort. Festschrift Jakob Jud zum 60. Geburtstag*, Zürich: Romania Helvetica 20, 1943, 624-714.

Steiger, Arnald. „Amerika - eine Idee“. *Hesperia* 1, 1948, 14-18.

Steiger, Arnald. „Aufmarschstraßen des morgenländischen Sprachgutes“, dans: *Vox Romanica* 10, 1948/9, 1 - 62.

Steiger, Arnald. „Lat. MANTELUM, ein Beitrag zur Geschichte des meidteranen Kulturlehngutes“ [en collaboration avec Hans-Erich Keller]. *Vox Romanica* 15, 1956(a), 103-154.

Steiger, Arnald. „Die baskische Sprache“. *Vox Romanica* 15, 1956(b), 155-168.